



LE PASSAGE DE LA LIGNE. Politiques de la nationalité philosophique sur les deux rives du Rhin

Author(s): Christiane Mauve, Patrice Vermeren, Pierre-Jean Labarrière

Reviewed work(s):

Source: *Le Cahier (Collège international de philosophie)*, No. 6 (octobre 1988), pp. 53-65

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40972582>

Accessed: 16/11/2011 04:10

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Le Cahier (Collège international de philosophie)*.

<http://www.jstor.org>

LE PASSAGE DE LA LIGNE

Politiques de la nationalité philosophique
sur les deux rives du Rhin

Christiane Mauve et Patrice Vermeren

pour Pierre-Jean Labarrière

“**C**E petit écrit de Schelling », écrit Victor Cousin le 20 juillet 1838, « en rompant le silence que l’auteur de la *Philosophie de la Nature* s’était imposé, a été un véritable événement philosophique ; et quand mon ouvrage n’aurait rendu d’autre service à la philosophie que d’avoir donné naissance à celui-là, je devrais encore me féliciter de l’avoir publié ». Que Schelling ait (re)pris la plume à l’occasion de l’édition allemande des *Fragments philosophiques* de Cousin — “fort peu goûtés quand ils parurent à Paris, et condensation d’une métaphysique imparfaite qui, se cherchant elle-même et n’étant pas maîtresse de sa langue, étonna sans instruire”, selon Lerminier en 1832 — surprend encore aujourd’hui¹. Que le “dictateur des études philosophiques” (selon sa propre expression) sous la France de la monarchie de juillet ait pu à ce point s’en flatter pose une autre question philosophique : celle des politiques de la nationalité philosophique sur les deux rives du Rhin.

Maître et disciple : de l’amitié en matière de philosophie

Victor Cousin, sur la recommandation de Hegel², a rencontré Schelling en 1818, lors de son second voyage en Allemagne. La première visite, le 2 août, n’a donné lieu, selon le journal tenu par l’intéressé, à « rien pour la philosophie ». Mais deux jours plus tard, il revoit l’auteur de la *Philosophie de la Nature* qui le fait parler pour savoir où il en est : « Je lui ai exposé ma méthode et la manière dont je conçois la Science, la vie intellectuelle et (ses différents degrés ?), il m’a laissé au moins une heure sans m’interrompre. Quand j’eus fini, il me dit : ce n’est pas mal ; mais ce n’est que de la philosophie, c’est, si vous voulez, une préparation à l’étude des choses ; mais il n’y a là rien de réel ; car la Science de la Science, ce n’est pas la Science ; la Science est l’étude de la vie et de la vie heureuse, c’est-à-dire de la vie de la nature,

c'est-à-dire de la lutte qui constitue le présent [...] »². Le jeune philosophe français (il a 26 ans) s'est imposé, aux yeux du métaphysicien le plus prestigieux de l'Allemagne, comme en puissance d'entendre l'ordre de ses raisons, malgré sa nationalité, porteuse d'une tradition condillacienne ici réprouvée.

Dès lors il est arrêté qu'ils se reverront chaque jour à 11 heures à l'Académie. C'est le début de « leçons » qui vont vivement séduire Cousin, lequel note : « Ce Schelling m'avait exposé les idées fondamentales de sa philosophie avec une hauteur d'abstraction, et une telle subtilité d'analyse, que je n'y avais pas compris grand chose, si ce n'est qu'il y a là une force de tête que je n'ai encore vue nulle part. »⁴ Mais il n'en reste pas là — ou du moins il ne l'avoue plus — et bientôt l'influence de Schelling se manifeste directement dans les cours qu'il professe à la Faculté des Lettres de Paris. Les notes prises par Delcasso et G. Cuvier des douze leçons prononcées du 6 décembre 1819 à la fin mars 1820⁵ témoignent de cette forte inspiration, de même que la correspondance des deux philosophes.

Ainsi V. Cousin écrit-il à Schelling, le 20 juillet 1821, en le priant de recevoir la dédicace d'un commentaire de Proclus sur le Parménide de Platon : « J'espère que vous verrez dans ce commentaire quelques-unes de vos idées. Je désire surtout que vous voyiez dans mon travail la preuve que l'Allemagne ne m'a pas été tout à fait inutile, et que l'on commence en France à regarder aussi du côté de la philosophie platonicienne, dont l'étude approfondie, avec celle de la philosophie allemande, peut ranimer chez nous le goût de la haute spéculation. »⁶ En tête de sa traduction, cet hommage partagé avec Hegel : « Amicis et magistris, philosophiae praesentis ducibus », réitère l'affirmation de sa dette à l'égard des Allemands pour ce qui est de son entreprise de renaissance de la France à la haute philosophie (Jouffroy). Il atteste également son désengagement du combat directement politique aux côtés des ultralibéraux⁷, conformément aux conseils que lui avait donnés Schelling dès 1819 : « J'applaudis à votre résolution de vous retirer de la politique (au moins pour un moment) et de vous vouer entièrement aux recherches philosophiques. Le fruit de ces recherches viendra sans doute trop tard pour pouvoir influencer sur la marche politique de votre nation. Vous touchez déjà au but que semblent s'être proposé ces coryphées de doctrine politique en France ; bientôt vous aurez démoli tout l'édifice et ôté jusqu'au dernier reste de poétique, ou de romanesque,

qui accompagne la monarchie. Qu'importe ? Pensez toujours que, avancé comme vous êtes devant la totalité de vos compatriotes dans l'étude des idées fondamentales, votre mission est pour la science que vous avez à conquérir pour votre nation. »⁸ Aussi, plus tard, destitué de sa chaire, déchu de ses titres, puis emprisonné à Berlin, où il parvient à se faire respecter comme philosophe épris de liberté mais éloigné de toute « folie » révolutionnaire, Cousin pourra-t-il compter sur l'appui de Schelling. Interrogé par von Köster, l'ambassadeur de Prusse à Munich, à la demande du ministère prussien de la police, celui-ci affirmera vigoureusement que Cousin avait entrepris son voyage de 1818 seulement pour le rencontrer, qu'il n'avait vu à part lui que des hommes de science, tel Jacobi, et que « le profond sérieux scientifique et la rigueur d'un caractère pur et digne d'estime (lui faisait) considérer comme impossible qu'il ait été conduit à Munich par d'autres intentions que des intentions scientifiques. »⁹

En 1826, Cousin reprend la plume pour envoyer à son illustre correspondant la Préface de ses *Fragments philosophiques* : « Au lieu de vous mander les travaux dont je m'occupe aujourd'hui, je viens vous offrir l'esquisse de ceux qui ont rempli pour moi les années 1816, 1817 et 1818. C'est du passé, et un passé qui ne vous donnera pas une grande idée du présent ; mais je me confesse à vous dans la naïveté de mon cœur. De grâce, lisez-moi, et écrivez-moi quelques lignes, non de compliments, je sais que je n'en mérite point, mais de critiques et de conseils ; car j'en ai besoin ; je les sollicite de votre intérêt pour moi, et les attends avec la confiance que j'ai en votre bonté. Je demande des conseils à tout ce qui s'intéresse à moi. Les vôtres seront reçus avec une reconnaissance que je vous offre d'avance, et ajouteront encore à la tendre vénération que j'ai pour vous. »¹⁰

En publiant ces *Fragments*, qui devaient rapidement être traduits en allemand dans un recueil intitulé *Religion und Philosophie in Frankreich*¹¹, V. Cousin tente de produire un effet de reconnaissance de l'école philosophique française qu'il prétend avoir fondée sous l'auspice de Royer-Collard. Il sollicite partout la prise en considération de son manifeste, auprès de Schelling, comme de Hegel¹², de Stapfer¹³ ou des Écossais. Contre les condillaciens et leurs disciples, il a invoqué la paternité de Platon¹⁴, dont il s'emploie à traduire tous les Dialogues, à l'exemple de Schleiermacher, et selon l'idée régulatrice, empruntée à Leibniz, qu'il y a un système perceptible à la lecture de leur totalité,

suivant lequel la raison est la source de nos connaissances. Celui qui avait revendiqué hautement cette qualité de platonicien pour refuser toute compromission morale et politique avec le pouvoir et l'Église au moment où le Collège de France avait l'audace de lui proposer une chaire alors qu'il venait d'être suspendu, celui qui se trouve présentement attaqué par les disciples des Idéologues pour son kanto-platonisme (cf. Broussais et Stendhal) veut prouver que, désormais, il a acquis la capacité de naturaliser en France la philosophie platonicienne à la mode allemande.

Schelling, de son côté, souffre, on le sait, de l'ombre portée de Hegel sur sa personne et sur sa pensée¹⁵. Évidemment, il n'escompte pas du nom de Cousin en Allemagne les effets que ce dernier ne doute pas d'obtenir du sien en France. Toutefois le « platonisme » cousinien l'intéresse par ce qu'il lui doit, ou manifeste lui devoir encore, et qu'il doit savoir lui devoir encore. Aussi recourt-il très vite à un style de discussion qui vise tout autant que la question de la « méthode », et en même temps qu'elle, à régler des comptes avec son grand rival, et à le faire apparaître, lui, Schelling, comme le seul capable Outre-Rhin d'assurer la relève philosophique de grande envergure que réclame l'empirisme, certes piteux mais néanmoins significativement résistant, des traditions anglo-françaises. Sa lettre à Cousin du 16 avril 1826 en porte témoignage, bien avant donc que le *Jugement de Schelling sur la philosophie de V. Cousin* n'étoffe publiquement les grandes lignes de cette argumentation : « Mon cher et excellent ami, je viens de recevoir en même temps votre lettre du 1^{er} avril et la Préface aux *Fragments philosophiques*. Toutes les deux m'ont fait un vrai et grand plaisir, à l'exception près de ce que vous me dites des contrariétés qui entravent vos travaux [...] Vous me demandez des conseils ! Eh bien, je ne peux que vous dire : Continuez, vous avez tout à fait suivi l'idée du vrai système. Peut-être que le chemin que vous vous êtes proposé de suivre est un peu plus long qu'il ne faut au fond, mais quelle, enfin, que soit la méthode qui, la première, parviendra à faire sortir des ténèbres et paraître au monde ce système unique et universel, toujours pour avoir tout fait on sera obligé de faire ce que vous pensez faire, d'éclairer l'histoire de la philosophie par ce système ; et vous, vous venez de démontrer ce système par l'histoire entière de la philosophie. Je suis aussi tout à fait de votre avis sur l'impossibilité où l'on est de faire revenir le temps moderne de la route de l'empirisme qu'il a suivie avec autant de constance que de succès. C'est à la vérité une pitoyable pusillanimité, ou un singulier excès de

modestie, qu'en France comme en Angleterre, la philosophie ait cru pour elle ce vaste empire de l'empirisme, et se soit laissée borner à ce pauvre domaine des observations minutieuses et stériles dites psychologiques. Malgré cela, vouloir rappeler ces peuples de cet empirisme, ce serait vouloir leur commander un mouvement rétrograde. Ce n'est pas à eux de reculer ; mais c'est à nous autres Allemands, qui depuis l'existence de la philosophie naturelle sommes sortis de cette triste alternative d'idées creuses d'une métaphysique sans base, dont on a raison de se moquer, et d'observations minces et arides d'une psychologie infructueuse, c'est à nous, dis-je, et à ceux qui nous comprennent, à pousser le système universel, partant lui-même d'un premier principe qui, à cause même de son objectivité ou positivité absolue, ne se laisse connaître qu'a posteriori, jusqu'au point où il doit se confondre avec cet empirisme, reconnu à si juste titre, et ne former avec lui qu'une seule masse, dès lors irréversible et inébranlable. Je vous ai tantôt parlé des Allemands, mais à dire le vrai, on est encore loin de comprendre en Allemagne ce que, par exemple, vous, vous avez deviné avec tant de sagacité. Il y en a, au contraire, qui croient nous aider et nous corriger en ramenant tout à un Wolfianisme. Je me flatte qu'au point où vous en êtes, mon travail sur la Mythologie vous doit singulièrement convenir ; je vous le ferai tenir dès le moment de la publication. [...] Adieu, mon cher et vaillant ami, croyez toujours que tout ce qui vient de vous et qui vous regarde me tient à cœur, et que je n'ai pour vous d'autres sentiments que ceux de la plus haute estime et de la plus parfaite amitié. »¹⁶

Le rival : l'insecte rampant

Cependant Cousin ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre¹⁷, que Schelling ne saurait tolérer, ni humainement, ni philosophiquement, que Hegel partage avec lui les références de la nouvelle école française. C'est sans doute que, vus de France, les enjeux de la bataille philosophique en Allemagne ne sont pas clairement perçus, faute d'une connaissance suffisamment approfondie des travaux de l'un et de l'autre, faute également de disposer des publications qui permettraient d'accéder peu ou prou aux formes récentes de la pensée de Schelling. Et puis, les ennemis de la nouvelle philosophie de Paris ne font pas dans le détail pour critiquer l'obscurantisme, l'idéalisme, et le respect de l'ordre établi

que produit à leurs yeux le kanto-platonisme importé par Cousin. Aussi celui-ci ne tient-il compte que de leurs adversaires communs, et fuit-il leurs raisons comme leurs dissentiments, dans le souci grandissant qu'il s'impose de garantir une singularité française à la philosophie en France. Le ton de la correspondance entre Schelling et Cousin s'en ressent gravement, Schelling ne concédant jamais aux tactiques de Cousin le moindre compromis avec les errements de celui qu'il considèrera toujours comme un disciple dévoyé, que d'insupportables laudateurs osent comparer à Aristote quand il n'est rien d'autre qu'un « insecte rampant ». La violence des critiques adressées à Hegel contamine les observations faites à Cousin, lesquelles deviennent de véritables sermones, l'exhortant à attendre et faire attendre dans l'empirisme national que la crise de croissance de la philosophie se soit achevée Outre-Rhin, plutôt que de l'interpréter à tort et à travers à l'usage des Français. « Vous êtes entré dans le territoire de la philosophie allemande du côté de Heidelberg ; vous n'avez commencé à connaître le système dérivant de moi que dans le sens que lui donnaient quelques personnes mal endoctrinées, ou faibles de jugement, et dans la forme qu'il avait reçue en passant dans la tête étroite d'un homme qui a cru s'emparer de mes idées, comme l'insecte rampant peut croire s'approprier la feuille d'une plante qu'il a entortillée de son filage. Il s'est trompé ; le système ayant un principe de vie qu'il ne connaissait pas, allait toujours s'étendant, et a rompu depuis longtemps sa frêle filure, qui elle-même n'avait eu qu'un moment de possibilité [...] Je n'aurais qu'à applaudir à un peu de retenue de votre part. Il faut peut-être, tels que nous sommes aujourd'hui, avoir été où vous êtes : mais il est bien loin de là jusqu'à la fin. On croit souvent être au bout, quand on n'est qu'à moitié du chemin, et que les dernières questions ne sont pas même encore abordées [...] Si donc, dans la philosophie que vous proposez aux Français, il y a aussi un peu de la mienne, vous allez trop vite, mon cher ami, en promulguant des résultats si peu assurés, quoique par cette même raison il ne vous appartient pas plus de décider, puisqu'en vérité vous semblez ignorer jusqu'au champ où, pour entrer dans votre comparaison, la bataille décisive doit se livrer [...] Pour moi, je veux simplement qu'on ne fasse pas un alliage, un mélange, une fusion de systèmes absolument incompatibles, si l'on remonte aux vrais principes. Qu'on me laisse, à moi, mes idées, sans y attacher, comme vous semblez le faire, le nom d'un homme qui, tout en pensant me les escamoter, s'est montré aussi peu

capable de les conduire à leur vraie perfection qu'il était capable de les inventer. Il y a encore un terme moyen que je vous ai proposé dans ma dernière lettre, mais qui semble ne pas avoir eu votre approbation, puisque vous n'y faites aucune attention. C'était de ne pas passer du tout la ligne de l'Empirisme. Cette proposition peut vous paraître étrange ; cependant, avec cette conviction que vous me connaissez, j'ose le dire, sur tout ce qui est au-delà aujourd'hui, vous ne pourriez donner à vos compatriotes que des idées seulement à moitié vraies, qu'une fois fixées, vous et vos successeurs auront bien de la peine à leur arracher de la tête [...] Pourquoi ne pas épargner aux Français les années d'apprentissage que nous autres Allemands nous avons dû parcourir ? [...] Les idées, en Allemagne même, ne sont pas encore mûries au point d'être présentées aux Français. C'est dans l'unique but de porter la philosophie à cette haute généralité d'idées et d'expression où, par elle-même, elle est capable d'être comprise de tout un peuple pensant, que j'ai mis un temps si considérable à mes ouvrages, qui cependant vont se publier cet hiver... J'espère qu'ils finiront d'un coup les discussions subalternes dans lesquelles je vous vois encore impliqué. Quand ils seront publiés, il me suffira d'avoir un bon traducteur, et j'espère pouvoir me passer d'un interprète [...] »¹⁸.

Traduction, non trahison

L'Empirisme plutôt que l'Hegelianisme... Un bon traducteur plutôt qu'un interprète... Cousin n'a ni le désir, ni les moyens de méditer le sens de l'alliance « étrange » que Schelling recherche à l'étranger auprès de l'Empirisme sensualiste pour son « Empirisme supérieur » ou sa « Science positive », contre le « logicisme » hegelien. Il lui reconnaît le mérite d'avoir pour la première fois introduit l'idéalisme dans les sciences physiques et le réalisme dans l'histoire, réconcilié la psychologie et la physique, la raison et la vie, avec l'idée de Dieu partout présente et servant au système entier de principe et de lumière. Toutefois, jouant Schelling contre Hamilton et Hamilton contre Schelling, il n'évoque plus celui-ci comme sa propre source inspiratrice, mais comme une borne extérieure de son système dont il tient, et particulièrement du côté du panthéisme, à se démarquer. S'agissant de traduction, il demeure néanmoins empressé auprès du maître allemand, malgré certaines tergiversations quelquefois, et malgré l'avortement répété des projets de

publication de Schelling. En 1833, la 2^e édition des *Fragments philosophiques*, avec leur nouvelle Préface, va fournir aux deux hommes l'occasion de se rendre mutuellement service, au moins sur ce point.

La recension qu'en fait Schelling dans les *Bayerische Annalen* du 7 novembre 1833 est traduite presque immédiatement par Willm dans la *Nouvelle Revue Germanique*, à l'instigation de Cousin¹⁹, qui se déclare au comble du contentement : « C'est ma croix d'honneur à moi, et je puis m'en parer aux yeux de l'Europe philosophique. »²⁰ Mais il obtient, de surcroît, la traduction de sa Préface par Beckers²¹, et le contrôle de celle-ci par Schelling en personne, lequel propose même de reprendre et développer la recension initiale en un Avant-Propos. L'événement de cette parution en Allemagne, après un si long silence, exige maintenant son pendant en France.

Rien — ou presque — n'a été traduit jusque-là de Schelling en français. C'est le sort d'ailleurs, comme on le sait, des grands textes allemands qui ont nourri dans toutes ses ramifications la vie intellectuelle française de ce premier tiers du siècle²². La *Nouvelle Revue Germanique* a cependant vocation à une certaine avance dans ce domaine, et Willm, qui y assure la fonction de rédacteur, a donné, dès 1830 si l'on peut dire, une version de la 5^e des *Leçons sur la méthode des Études académiques*²³. L'ensemble de ses travaux, sa toute récente traduction de la recension des *Bayerische Annalen*, le désignent comme l'homme de la situation, il n'y a rien d'étonnant à ce que Cousin lui ait destiné un des exemplaires du *Jugement* que Schelling venait de lui adresser. Leur correspondance au cours des derniers mois de l'année 1834 atteste que Willm s'est mis au travail sur le champ, qu'il a achevé la traduction, mais que diverses considérations — dont le projet d'un *Essai sur la nationalité des Philosophies* qu'il souhaite y adjoindre — en retardent la publication²⁴. Impatient sans doute de bénéficier de l'aubaine le plus vite possible, Cousin lui soumet alors une autre traduction, que Willm juge plutôt faible, non sans observer que « ce travail présente des difficultés de langue et de pensée telles qu'il faut, pour le faire convenablement, une vieille expérience de traducteur »²⁵... Ce n'est assurément pas pour cette vertu-là qu'une autre version encore, celle de F. Ravaisson, paraîtra dans la *Nouvelle Revue Germanique* en octobre 1835, juste un peu avant que l'ensemble du texte de Willm ne soit édité en brochure²⁶.

Ravaisson, en effet, a 23 ans seulement, il est presque un inconnu, et

en matière de traduction plus qu'ailleurs. Peut-être Cousin a-t-il aperçu que son travail avait les qualités qu'on lui reconnaît encore aujourd'hui : « plus de sens philosophique dans certains choix de traduction ; [...] une meilleure assise, une belle aisance dans la langue française, [...] une facilité à se mouvoir dans la pensée et à philosopher »²⁷ ? Il n'est pas indifférent de noter, de ce point de vue, que la même lettre de Cousin à Schelling présente Ravaisson et comme lauréat du récent Concours de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et comme traducteur « déjà prêt », contrairement à Willm. Le premier de ces titres donne en quelque sorte des garanties quant au second. Par son *Mémoire sur la Métaphysique d'Aristote*, ce jeune homme fait la preuve, écrit Cousin, « d'une amélioration dans les études philosophiques en France »²⁸ ; celle-ci, laisse-t-il entendre dans l'exemplaire de son *Rapport sur le Concours* qu'il expédie à Munich, va de pair avec « le commerce des génies étrangers », les emprunts d'« inspirations à l'Allemagne », quoique sans allégeance à « aucune école particulière »²⁹. Il sait que le *Mémoire* doit beaucoup à Schelling, et d'une manière qui ne peut pas déplaire à celui-ci, compte-tenu de la prudence bienvenue avec laquelle Ravaisson se réfère à un système que son auteur déclare inachevé. Il a pu se dire qu'il tenait là un traducteur qui ne serait pas un interprète, au sens où l'exigeait Schelling.

Un traducteur peut en cacher un autre

Celui-ci ne semble pas avoir porté de jugement sur le texte publié par la *Nouvelle Revue Germanique*. Toutefois, un peu plus tard, il espère de Ravaisson une traduction de sa *Philosophie der Mythologie*, puis y renonce, pour une raison qu'on ignore³⁰. Certainement pas, en tous cas, à cause d'une insuffisante maîtrise par Ravaisson de la langue allemande, écrite du moins. Cette hypothèse a fait long feu, qui porte le soupçon sur l'identité du traducteur du *Jugement*, et ce d'autant plus que le protégé de Cousin a signé uniquement l'Avant-propos. Tous les travaux érudits — Baruzi, Dopp, Devivaise, Janicaud³¹ — la considèrent, d'une manière ou d'une autre, pour conclure le plus souvent à sa non-pertinence, absolue ou relative. Elle a dû sans doute sa ténacité à une remarque de Bergson, dans la *Notice* lue par celui-ci, en 1904, en hommage à Ravaisson, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques

selon laquelle l'« influence » de Schelling sur le jeune français, pendant un séjour de celui-ci à Munich en 1839, aurait été limitée de fait par leur méconnaissance respective de la langue de l'autre ³².

Une lettre de Ravaisson à Poret, que J. Dopp a publiée en 1933, déclare expressément : « J'ai beaucoup vu Schelling, et il m'a mis lui-même, autant qu'il a pu, au courant de ses nouvelles idées qui feront sans doute dans cette philosophie une nouvelle et peut-être féconde époque. Malheureusement, *ma connaissance trop imparfaite de l'allemand* ne lui a pas permis de me lire, comme il en avait l'intention, la première partie d'un livre qu'il se décide enfin à publier. » ³³ Une autre lettre, antérieurement, annonçait à E. Quinet : « De Strasbourg, je passerai en Allemagne, où j'irai m'ensevelir dans quelque paisible et savante ville, pour travailler à loisir et *pour apprendre l'allemand* durant trois ou quatre mois. » ³⁴ Bergson en a-t-il eu connaissance, de première ou de seconde main ? Ou bien s'autorisait-il d'autres sources ? La question reste en suspens. Mais tout de même une conclusion paraît indubitable : ces documents permettent seulement de soutenir que Ravaisson *alors parlait mal l'allemand*. Les ouvrages germaniques qui lui servent de références explicites dans son *Mémoire sur Aristote* — que J. Dopp a examinées minutieusement — ou parmi les manuscrits : telles notes de lectures, et surtout, suivant C. Devivaise ³⁵, un brouillon autographe de la traduction du *Jugement*, établissent que Cousin n'a pas, à deux reprises, indûment attribué celle-ci à Ravaisson, par ignorance, ou pour des raisons obscures ³⁶.

Bergson, certainement, a voulu préserver l'originalité d'une pensée de ce que le terme communément utilisé d'« influence » peut laisser supposer de réceptivité quasiment servile. Il n'échappe pas pour autant à son tour à un soupçon. Les voies par lesquelles Schelling et Ravaisson ont reconnu leur « affinité », comme il préfère le dire, ne sauraient sans déni flagrant être restreintes au seul canal de conversations jargonantes, lors d'un séjour à Munich que rien n'aurait justifié. Sans doute, on ne peut aujourd'hui encore affirmer que Ravaisson, en 1835, avait ou n'avait pas lu Schelling « dans le texte » ³⁷. Sans doute, les traductions majeures de l'œuvre de celui-ci étaient encore dans les limbes au moment du voyage en Allemagne : Grimblot donne le *Système de l'Idéalisme transcendantal* en 1842, Husson le *Bruno* en 1845, Bénard, des *Écrits philosophiques* dont *La Philosophie de l'Art* et le *Discours sur les Arts du dessin*, en 1847 ³⁸. Mais par un réseau complexe entrecroisant

les effets de l'enseignement, de la presse et de l'édition, cette pensée s'était en quelque sorte précédée elle-même en France, y laissant des traces accentuées. Ravaisson tout au long du siècle n'allait certes pas contribuer à les estomper, — et il n'a pas compté pour peu de choses dans la pensée comme dans l'enseignement philosophique français³⁹. À travers l'un des rares hommes du temps pour qui il a professé de l'admiration, Bergson, germanophobie aidant, paraît bien s'être défendu lui-même d'une proximité dangereuse — toutes réserves accordées sur sa propre intuition originelle...

Le faible de Cousin pour les disciples rebelles⁴⁰

J. Dopp, si précieux sur l'analyse détaillée des sources du jeune Ravaisson, relève à juste titre combien celui-ci manifeste un intérêt empressé pour la pensée de Schelling, dans l'Avant-Propos de sa traduction du *Jugement*. Les références aux articles de I.H. Fichte, Weisse et Wendt, indiquent un lecteur attentif au débat philosophique qu'a suscité cette publication en Allemagne. Les allusions aux extraits des *Leçons sur la Mythologie*, aux ouvrages de Stahl, Sengler et d'autres, signifient une impatience qui n'a trouvé à se contenter jusque-là qu'auprès de textes d'élèves ou de disciples plus ou moins autorisés, et qui espère toujours « la nouvelle doctrine » du « plus grand philosophe de notre temps », exposée enfin « de son point de vue ». Autant de manières de laisser entendre qu'en France aussi, d'aucuns appellent de leurs vœux un retour au premier plan du maître de Munich. Parce qu'il y va de l'avenir de la philosophie — indépendamment des frontières — un temps différé par ce qui n'est que le « logicisme » hegelien, l'accord va de soi également là-dessus.

Il n'est pas dit un mot des germes ou des promesses que pouvait prétendre porter en elle l'œuvre cousinienne à cet égard. Ravaisson se borne à rappeler en quoi et comment la 2^e Préface aux *Fragments philosophiques* a provoqué l'événement du *Jugement* de Schelling et, sans esquisser la moindre résistance, insiste sur « l'attention particulière » que mérite des Français ce regard d'en-dehors sur « l'état présent de la philosophie » dans leur pays. Cousin s'y trouve pourtant exposé à de redoutables critiques, que son protégé aurait pu tenter d'atténuer. Mais l'usage s'est insinué déjà, parmi ceux qui dépendent trop de lui pour oser davantage, de marquer discrètement leurs distances à l'occasion des traductions

que stimule son désir d'être renommé en France comme à l'étranger. Ainsi, H. Poret, le professeur et l'ami de Ravaisson, dans l'*Histoire de la Philosophie morale* de Mackintosh, traduite par ses soins en 1834, n'a pas hésité à maintenir la note suivante : « La beauté de (la) diction (de Cousin) produit quelquefois sur ses pensées l'effet qu'une vapeur lumineuse produit sur les objets extérieurs. »⁴¹ Le texte de Schelling va tellement plus loin, Ravaisson s'est effacé devant lui avec un secret plaisir sans doute.

Plus tard, en 1840, la traduction des *Fragments Philosophiques* de Hamilton, par L. Peisse, lui fournira un prétexte pour s'avancer à visage découvert, et faire savoir publiquement ce qu'il pense de l'œuvre cousinienne. Il est devenu agrégé, docteur, Inspecteur Général des Bibliothèques. Il n'a plus grand chose à espérer ni à redouter du terrible administrateur de la philosophie officielle et, de toutes façons, ne supporte plus la confusion de celle-ci avec la philosophie en France. L'article qu'il signe alors dans la *Revue des Deux Mondes* est tout entier porté par la conviction que l'alliance « étrange » recherchée par Schelling sur les terres de l'« empirisme » approche de sa conclusion. Indifférente aux impasses évidentes de Cousin, la pensée française a passé la ligne, avec Maine de Biran et ceux qui s'en inspirent authentiquement : « La patrie de Descartes semble près de s'unir de pensée, [...] de cœur et d'âme, avec la patrie de Leibniz. »⁴²

Notes bibliographiques :

1. Dominique Janicaud, dans *Études Philosophiques*, Paris, PUF, 1984, n° 4, p. 460.
2. « Pour M. Schelling, je vous prie de le saluer de ma part ; vous trouverez sans doute auprès de lui un accueil ouvert, et une façon de penser politique sans préjugés antifrançais [...]. Il est peut-être superflu d'ajouter que MM. Schelling et Jacobi sont sur un pied tel qu'il est plus convenable de ne pas faire mention d'une liaison de l'un d'eux, dans la conversation, avec l'autre ». Lettre de Hegel à V. Cousin, manuscrits Bibl. V. Cousin (mns BVC).
3. Victor Cousin, « Mon voyage de 1818 », mns BVC 254.
4. Mns BVC 306. Nous remercions Mme A. Py, bibliothécaire, de ses conseils, qui nous ont permis de trouver ces documents.
5. Mns BVC.
6. Lettre de V. Cousin à Schelling du 20-07-1821.
7. Lettre de Jouffroy à P.F. Dubois du 10-09-1822.
8. Lettre de Schelling à V. Cousin du 28-01-1819.
9. Lettre de Schelling à von Köster du 7-02-1825.
10. Lettre de V. Cousin à Schelling du 7-04-1826.
11. *o.c.*, Göttingen, 1827. Une recension en fut publiée dans *Le Globe* du 9-03-1830.
12. Lettre de V. Cousin à Hegel du 25-04-1826.
13. Lettre de V. Cousin à Stapfer du 9-04-1826.
14. Voir Patrice Vermeren, « Platon communiste : la philosophie de fait et la philosophie de droit », dans les *Cahiers de l'E.N.S. Fontenay*, octobre 1988.
15. Cf. X. Tilliette, *L'Absolu et la philosophie*, Paris PUF, 1987, Chap. VII : « Schelling contre Hegel » (1^{ère} éd. in *Archives de Philosophie*, 29, 1966.)

16. Lettre de Schelling à V. Cousin du 16-04-1826.
17. Lettre de V. Cousin à Schelling du 30-10-1829 : « Non, je ne suis pas embarrassé (entre M. Hegel et vous), car je vous aime et vous estime profondément tous les deux, et profite de l'un comme de l'autre, sans vouloir jurer ni par l'un, ni par l'autre ».
18. Lettre de Schelling du 27-11-1828.
19. *Nouvelle Revue Germanique*, 1833, T. XV. Sur Willm, cf. : M. Kaufmann, « Joseph Willm (1792-1853), une vocation de philosophe et d'éducateur », in *Les Saisons d'Alsace*, 29^e année, n° 90, déc. 1985.
20. Lettre de V. Cousin à Schelling du 17-01-1834.
21. Cf. H. Beckers : *V. Cousin über französische und deutsche Philosophie*, Stuttgart und Tübingen, Cotta, 1834.
22. Pour une approche des aspects méconnus de cette circulation d'idées et de références allemandes en France : Cf. J. Rancière, *La nuit des prolétaires*, Paris, Fayard, 1983 ; Miguel Abensour, « Philosophie, politique et socialisme, P. Leroux ou du "style barbare" en philosophie », *Cahier du CIPH*, Paris, Osiris, 1985, et « *l'affaire Schelling* », à paraître.
23. *Nouvelle Revue Germanique*, 1830, T.V. Ce texte de Schelling paru en 1803 a fait l'objet d'une traduction récente par J.F. Courtine et J. Rivelaygue, in *Philosophies de l'Université*, Paris, Payot, 1979.
24. Lettre de Willm à Cousin du 18-10-1834.
25. *Id.* du 2-11-1834.
26. Willm bénéficiera d'un compte-rendu, par Beckers, dans son *Repertorium der in und ausländischen Philosophie* en 1839.
27. Cf. M. Kaufmann, *o.c.*, p. 83, note 89.
28. Lettre de V. Cousin à Schelling du 26-06-1835.
29. V. Cousin, *De la Métaphysique d'Aristote, Rapport sur le Concours ouvert par l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, Paris, Ladrangé, 1835. Cité par M. Devivaise dans sa thèse dactylographiée sur F. Ravaisson.
30. Lettre de Schelling à Cousin du 28-10-1838.
31. J. Baruzi, Introduction à *De l'Habitude*, Paris, PUF, 1957, p. V à X ; J. Dopp, *F. Ravaisson — La Formation de sa pensée d'après des documents inédits*, Louvain, Ed. de l'Institut supérieur de Philosophie, 1933, surtout pp. 130-135 ; C. Devivaise, *La philosophie de F. Ravaisson*, Thèse principale, 3 vol. dactyl., 1952, surtout t. 1, pp. 15-45 ; D. Janicaud, plus que dans *Une généalogie du spiritualisme français*, La Haye, Nijhoff, 1969, l'article intitulé « V. Cousin et Ravaisson, lecteurs de Hegel et Schelling », in *Études Philosophiques*, *o.c.*, pp. 451-466.
32. H. Bergson, « Notice sur la vie et les œuvres de F. Ravaisson-Mollien », in F. Ravaisson, *Testament philosophique*, Paris, Boivin, 1933.
33. J. Dopp, *o.c.*, pp. 291-292, voir également la note 24. C'est nous qui soulignons.
34. Cf. P.-M. Schuhl, Lettres à F. Ravaisson, in *Revue de Métaphysique et Morale*, 1936, pp. 497-498. C'est nous qui soulignons.
35. C. Devivaise, *o.c.*, note 25. Voir aussi la note 27 bis.
36. Cousin attribue cette traduction à Ravaisson, non seulement dans la lettre à Schelling déjà citée, mais encore dans l'avertissement de la 3^e éd. des *Fragments Philosophiques* (1838).
37. Cf. le point sur ce débat in D. Janicaud, *o.c.*, 1984, pp. 461-462.
38. Traductions auxquelles il faut ajouter, pour une autre mémoire, celle que donna P. Leroux du « Discours d'ouverture » du Cours de philosophie de Berlin, en 1842, dans la *Revue Indépendante*. Cf. sa reprise : Paris, Vrin, 1982.
39. Anne Henry, dans son ouvrage sur *Marcel Proust, théories pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1983, a ravivé l'attention que demande l'ampleur du schellingisme en France (Cf. particulièrement le chap. II). Elle fait très justement remarquer que la thèse de Ravaisson *De l'habitude* n'est pas rééditée par hasard pour la première fois en 1894.
40. L'expression est de Renan, in « De la Métaphysique et de son avenir », *Revue des Deux Mondes*, 15.01.1860.
41. Cité par J. Dopp, *o.c.*, p. 63.
42. F. Ravaisson, « Philosophie contemporaine ; Fragments de philosophie, par M. Hamilton », in *Revue des Deux Mondes*, nov. 1840, p. 421. Voir Ch. Mauve et P. Vermeren : « Le dernier des métaphysiciens contre le bouffon de la philosophie : Félix Ravaisson, l'éclectisme et les disciples de V. Cousin », dans la revue *Corpus*, n° 3, oct.-nov. 1986.